

Houria Abdelouahed

OPHÉTIE POUVOIR

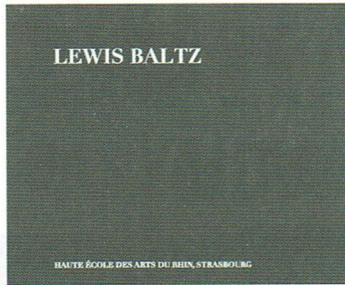
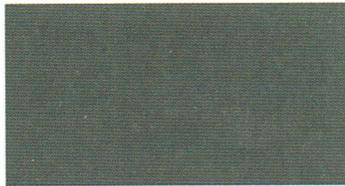
ISLAM ET ISLAM
II



Houria Abdelouahed
Le pouvoir.
Islam, II
18 euros

Il est des penseurs à l'effigie et qui prouvent par leur œuvre, menés courageusement dans un contexte politico-religieux, qu'on peut encore, dans une démocratie, laïque, ouverte, démocratique, laïque, discuter librement, et que l'accusation de terrorisme est bien un gadget inventé par le salafisme et l'islamisme-gauchisme. Houria Abdelouahed sont deux de ces auteurs qui interrogent sans cesse entre violence et islamisme, et dans ce nouveau livre (nous avions rendu compte précédemment), le corpus hétéroclite musulman. Le point de départ est une réflexion pour but de dire comment l'islamisme, dans ses incarnations qu'est devenu le brouet d'une histoire et légende, qui est le fondement de l'islam. Dès lors, comment expliquer de la peine pour le malheur qu'on voit ainsi déferler de passe-passe de ces magiciens tient dans une vision de foi : « *Allâh rasûlu* » (Dieu est le Messager). Vous avez bien lu : l'histoire Mahomet a pris Dieu, et *Allâh*, Dieu, n'est pas Dieu. Vous comprenez pourquoi exécutés les journalistes de l'Arabie saoudite mais parce qu'ils ont dit « en se moquant de Mahomet » ont été les conséquences tourniquet fatal? La dégradation du monde des femmes dans le monde arabe, l'effondrement de la pensée. Voilà sur Houria Abdelouahed ses analyses historiques, et des exégèses du Coran multiples commentaires.

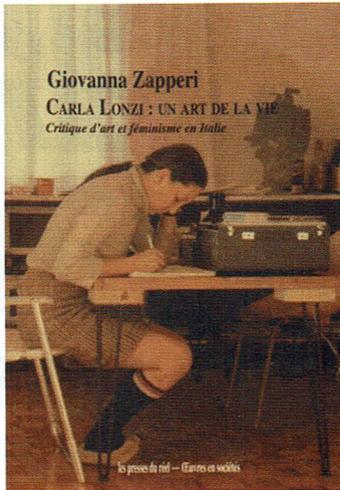
Jacques Henric



Lewis Baltz
Textes
HÉAR, 240 p., 18 euros

Placés sous le suivi éditorial de Anne Bertrand, les textes de Lewis Baltz préfacés par Matthew Witkovsky font enfin l'objet d'une (excellente) traduction française. Comme le note le préfacier, Baltz est l'héritier d'une première génération d'artistes-critiques nés dans le sillage du minimalisme et du conceptualisme qui ont su conjuguer à des essais sur leurs propres travaux des textes sur d'autres créateurs, de leur génération, antérieurs ou plus jeunes, doublés de considérations touchant à des formes d'expression complémentaires. Car, si Baltz est sans doute le plus à l'aise dans un périmètre, le sien, propre à des pratiques photographiques prises au sens large du terme, il ne manque pas une occasion de s'aventurer sur des terrains plus éloignés à première vue, lui permettant de discuter sur Kim Novak et *Vertigo* ou l'odieux baron Scarpia, un « homme pleinement moderne », dans *Tosca* de Puccini. Dans son très bel hommage à Félix González-Torres, Baltz rappelle en le citant que l'artiste cubain attendait de ses étudiants « qu'ils soient généreux ». La générosité est peut-être, indépendamment de son « hybridité intellectuelle » (Witkovsky), la principale qualité de Baltz. Une générosité dans le partage d'une érudition et d'un sens de l'analyse très fine et nuancée des œuvres et des contextes politiques et sociologiques inhérents à leur production et à leur diffusion. Évitant toute forme de jargon ou de surenchère théorique, l'artiste s'évertue systématiquement à s'ouvrir à un lectorat le plus étendu possible. On conseillera à ce titre aux novices – les spécialistes y trouveront aussi leur compte – en matière d'histoire de la photographie américaine des années 1960 et 1970 de lire son essai « Too Old to Rock, Too Young to Die ». On n'a jamais fait mieux.

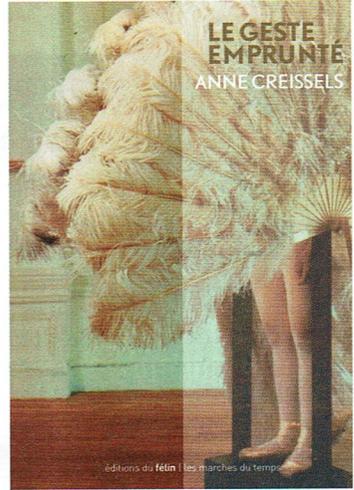
Erik Verhagen



Giovanna Zapperi
Carla Lonzi : un art de la vie
Les Presses du réel, 304 p., 30 euros

Les études sur la critique d'art et féministe italienne Carla Lonzi sont, depuis quelques années, nombreuses en Italie (voir notamment les travaux de Lara Conte et Laura Iamurri). Le livre de Giovanna Zapperi s'inscrit dans ces recherches et sa récente parution en français (après son édition italienne) permet de montrer, voire de faire découvrir, le rôle central qu'a occupé Carla Lonzi, non seulement dans le monde de la critique d'art des années 1960 mais aussi à partir des années 1970 dans le féminisme en Italie. C'est avec la parution en 1969 du magistral *Autoportrait*, traduit récemment en français, que Lonzi affirme sa distance avec une critique d'art neutre et formaliste et propose une critique d'art personnelle et engagée qu'elle réalise en adoptant la formule de l'entretien. Elle choisit de mêler, sous la forme d'une grande conversation chorale, les propos de quatorze artistes italiens parmi lesquels Fontana, Fabro, Kounellis, Pascali et Carla Accardi – la seule femme à figurer dans ce livre, la seule artiste aussi qui ait intéressé Lonzi et sur laquelle Zapperi revient en consacrant un chapitre passionnant à leur amitié vue à travers la création et l'expérience féministe. *Autoportrait*, livre angulaire, signe aussi la fin de son activité de critique d'art et marque le début de son engagement dans le féminisme avec la fondation de Rivolta Femminile. Dans son essai, Zapperi cherche à montrer qu'il n'y a pas eu de dissociation entre ces deux activités, toutes deux liées par les notions de subjectivité et de discontinuité temporelle qui sont au cœur des textes de Lonzi, montrant ainsi l'importance de sa pensée sur l'art et sur la place des femmes dans la société italienne des années 1970, mais aussi la résonance de ses propos aujourd'hui sur une certaine création féministe.

Valérie Da Costa



Anne Creissels
Le Geste emprunté
Éditions du Félin, 108 p., 22 euros

Les illustrations accompagnant le livre de l'universitaire Anne Creissels montrent des corps nus ou vêtus, dansants ou statiques, mais acteurs et contraints par des fils, des plumes, des accessoires, des objets ou un corps autre. Traversant l'histoire de l'art jusqu'à la danse contemporaine et la performance, l'ouvrage montre la prégnance des représentations de corps féminins aux gestes bridés, limités ou empêchés. Le beau titre ambivalent est à l'image de ce qui sous-tend le livre : cette tension entre contrainte et désir. Le geste « emprunté » renvoie à la fois au geste contraint et à l'histoire qu'il transmet, à ce qui surgit, avec lui, des mythes. Geste emprunté, donc, parce qu'habité par d'autres gestes – Creissels convoque ici l'idée d'Aby Warburg d'une survivance des images et des gestes à travers le temps –, mais aussi par des mythes et des constructions identitaires. L'auteur sonde la mémoire des corps et la manière dont l'imaginaire des corps contraints peut nourrir des gestes d'émancipation et, par renversement, résister aux assignations. Dans une prose informée, riche en références, se croisent les récits mythiques, avec leur lot de métamorphoses corporelles, et les œuvres d'artistes contemporaines. Depuis la contrainte de la grâce qui teinte la danse et le corps féminin représenté, Creissels étudie deux films de Rebecca Horn et de Pina Bausch, et montre comment, chez l'une comme chez l'autre, le corps réifié est le vecteur d'une transformation physique et sociale. Elle aborde, à partir de la performance, l'attachement du corps au langage et l'incorporation du savoir par le geste et l'oralité. L'auteur, également artiste, réfléchit dans ce texte dense et court aux possibilités qu'offrent les pratiques artistiques de réappropriation de son propre corps par le geste.

Sally Bonn

